

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

# L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,  
« C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

## ABONNEMENTS :

Un an ..... 3 »  
Six mois ..... 1 0  
Trois mois ..... » 75

Rédaction et Administration :

36, CHEMIN DE BEAUPUY, 36

LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.

Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

## PROCÉDÉS RÉVOLUTIONNAIRES

Révolution ! socialisme révolutionnaire !  
— Etes-vous socialiste ? — Etes-vous révolutionnaire ?

— Vous êtes anarchiste ! Soit. Mais êtes-vous anarchiste pacifiste et convertisseur ou révolutionnaire ?

Souffrez que j'étudie ici les divers procédés pratiques employés lors des révolutions qui ne se manifestent pas à coups de bulletins de vote ou de coups de bottes dans le derrière, administrés par la police aux ardens révolutionnaires.

Il existe trois méthodes :

- 1° La guerre des barricades ;
- 2° La guerre de partisans ;
- 3° La grève générale et le terrorisme.

### Les Barricades !

Classique échauffourée dans la capitale durant trois jours.

Révolution de 1830, de 1848, de juin 1848.

La troupe tient tête aux insurgés ou pactise avec eux. Dans le premier cas, l'insurrection est battue ; dans le second, elle est victorieuse. Le monarque régnant abdique, file en Belgique ; on en nomme un autre. Le peuple compte les blessés et les morts, seul bénéfice qu'il puisse tirer de son naïf dévouement aux intérêts des députés de l'opposition, des politiciens et autres arrivistes.

### La Guerre de partisans

Cette méthode est plutôt espagnole que française.

Tra les montes, dix-neuf hommes s'arment du fusil, prennent la montagne, attaquent un village. D'autres bandes s'ajoutent à la première et quelques milliers d'hommes tiennent la campagne. On mobilise contre eux, d'abord des compagnies de soldats, puis des bataillons, des régiments et des brigades.

C'est la guerre civile. Les révoltes se sont prononcées soit pour Don Carlos, soit pour la République fédérale.

Chez nous, la fibre guerrière, le goût des aventures n'est pas assez développé pour produire des groupements de 60.000 hommes en guerrillas.

Cependant, de 1793 à 1804, en Vendée, des bandes de chouans tinrent tête aux armées républicaines. Batailles rangées, coups de mains, prises et reprises de villes — Nantes entre autres — défaites, succès, chefs chouans fusillés, massacres, etc. Enfin, le gouvernement républicain — le Directoire — traitant avec les chefs insurgés, leur permettant de conserver leurs bandes et leur allouant des millions à titre d'indemnité !

Cette redoutable insurrection avait été préparée, organisée par l'initiative d'un seul homme : le marquis de la Rouerie, qui mourut, de maladie, avant la prise d'armes.

Parmi les socialistes et bourgeois, il est admis que nos pères étaient encore capables de combattre, mais leurs enfants manquent du nerf nécessaire.

Aujourd'hui, les cléricaux nous menacent d'une nouvelle chouannerie pour résister à la séparation de l'église et de l'Etat.

Est-ce la Rouerie qui manque ? Ou, plutôt, les temps héroïques sont-ils passés ? Toujours est-il que l'insurrection catholique n'a été essayée qu'à Barbentanes.

D'ailleurs, il ne saurait en être autrement dans un temps où, sous prétexte d'antimilitarisme, certains maladroits enseignent la poltronnerie.

La peur des balles n'a d'égale que la crainte du microbe !

Et l'horreur du microbe est telle qu'on supplie les jeunes hommes de refuser des baisers aux jeunes femmes : la bouche de celles-ci étant une caserne de microbes !

Fourrier, disait avec raison : « le civilisé aime le faux et le compliqué » ; néanmoins, il ne l'avait point prévu aussi bête qu'il l'est en réalité. Rions-en, quoiqu'il soit sot à nous faire pleurer.

### Grève Générale et Terrorisme

Peut-être ce procédé révolutionnaire a-t-il quelques chances de succès malgré la veulerie générale.

En effet, les timides peuvent être employés à ne rien faire. On leur demande seulement de se croiser les bras et de ne pas travailler.

Théoriquement, la grève générale devrait mettre bas la société capitaliste en quelques semaines, mais... la grève, si étendue qu'elle soit, ne peut jamais être qualifiée de générale.

L'universalité du mouvement gréviste peut seul donner le succès.

Le problème consiste donc en la généralisation de la grève.

Il n'est guère possible d'espérer que, sur un signal, un mot d'ordre, venu du centre, toutes les corporations, dans toutes les localités, cesseront le travail.

Néanmoins, si le mouvement n'est point spontané, si les efforts grévistes ne sont point simultanés, on obtiendrait quand même des résultats sérieux, si les efforts se succédaient sur tous les points du territoire, à quelques jours d'intervalle.

Les choses ne se passent pas ainsi ; lorsqu'une grande grève éclate chez les mineurs du Nord, les grévistes du Midi ont le soin d'attendre que les troupes aient tué quelques manifestants, et que tout soit rentré dans l'ordre pour se mettre en branle.

Cette façon intelligente de comprendre les choses rend la théorie de la grève générale presque utopiste et sa pratique dérisoire dans notre beau pays de France, où, de tout temps, le nombre des braillards politiques a toujours dépassé celui des hommes d'action.

Le principe du terrorisme est emprunté à l'art de la guerre, aux instructions données aux soldats en tirailleurs : « les plus adroits tireurs viseront les chefs ennemis, leur mort pouvant désorganiser leur troupe ».

Peu importe la qualification donnée à cet acte par la loi, les lamentations de la presse capitaliste n'empêchent pas qu'il soit enseigné par l'art de massacrer ses semblables, autrement dit l'instruction sur les combats. Les terroristes n'ont eu qu'à imiter. Puisque les tueurs professionnels reconnaissent la nécessité d'abattre par le feu les chefs ennemis ; les révolutionnaires ont le même intérêt à détruire les chefs-bourreaux de la réaction.

Pour l'application de ce principe du terrorisme, les Russes ont créé une organisation de combat du Parti révolutionnaire.

Achat d'armes, fabrication de bombes explosives, renseignements sur les convois et trains chargés d'argent, d'armes, etc.

L'application du terrorisme conduit à la tactique que nous étudierons prochainement.

L'arme généralement adoptée est le pistolet Mauser, à répétition, huit coups, portée : 1.800 mètres, l'étui en bois, ayant la forme d'une canne, peut s'adapter au pistolet et le transformer en mousqueton.

Le prix de cette arme parfaite est assez élevé ; il est moindre cependant que celui

d'une bicyclette et moins coûteux que l'apéritif bi-quotidien.

Bien peu de personnes se préoccupent de cette arme : on compte plus de buveurs et d'alcooliques que de révolutionnaires dans les rangs du prolétariat.

Et voilà pourquoi notre fille est muette !

GUERDAT.

## EN PASSANT

Après Clémenceau avec les employés du ministère de l'intérieur, après Milliès-Lacroix, à l'Office colonial, voici M. Caillaux qui s'aperçoit que les employés de son ministère manquent de zèle.

Faisant appeler, à 11 heures, un sous-chef de bureau, je crois, dont les fonctions exigeaient sa présence à cette heure-là, on lui répondit qu'il n'était pas arrivé.

A deux heures, le ministre arrive et demande en vain son collaborateur. Il n'est pas arrivé. A trois heures, pas davantage ; à quatre heures non plus. Enfin, à quatre heures et demie — son service finissant à cinq heures — le Monsieur s'amène. Naturellement l'accueil a été plutôt froid. Dorénavant, ce fonctionnaire sera affecté au service des caisses, et son service commencera à neuf heures du matin et durera dix heures.

Et dire que dans tous les ministères, du haut en bas de l'administration, il en est de même. Nous payons ces gens-là à ne rien faire.

Il paraît que les sous-chefs de bureau ont de 5.000 à 6.000 francs par an. Avec un tel traitement, ces Messieurs estiment qu'on ne peut avoir l'outrecuidance d'exiger leur présence dans les bureaux, et quant aux employés dont les traitements varient entre 2.000 et 3.000 francs et ne leur permettant pas de vivre, paraît-il, ils se livrent à d'autres besognes. Les uns ne viennent pas au ministère, d'autres ne font qu'y passer ; quelques-uns, enfin, sont assez ponctuels, mais passent leur temps à un travail tout autre que celui qui leur est demandé par l'administration, quand ce n'est pas seulement à se polir les ongles et brosser la moustache.

Et c'est nous, les gueules-noires, les métallurgistes, nous les artisans de tous métiers, nous les cultivateurs, nous tous les manuels enfin, les producteurs qui entretenons ces gens-là, bien mieux que nous ne nous entretenons pas nous-mêmes. Et ces ronds-de-cuir ont pour nous non seulement du mépris, mais de la haine. Ils haïssent l'ouvrier qui réclame une légère augmentation de salaire ou une diminution d'heures de travail, une amélioration, si minime soit-elle.

Ils jubilent lorsque le gouvernement, voulant mater les énergies ouvrières, envoie de la troupe sur les champs de grève, envahit les Bourses du travail et les sièges de syndicats, emprisonne les militants, assurant ainsi la victoire aux exploités. La victoire de ceux-ci est la leur. Bien mieux, un ministre aurait-il de bonnes intentions que celles-ci se briseraient devant l'inertie, l'opposition de ces bureaux. Moins brutalement peut-être qu'en Russie, mais aussi sûrement ; nous sommes broyés par la main de fer du fonctionnarisme. Il n'y a que le tire-pied de tous les peinaris qui puissent mettre ordre à cela.

\*\*

Autre antienne : Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, s'étant rendu incognito à Lisieux, a constaté, dans la caserne où il

s'est rendu, que nombre de chambrées n'avaient pas de poêle et que dans celles qui en étaient munies, celui-ci n'était pas allumé. Pareillement à l'infirmerie. Ça, c'est pour que les malades soient plutôt guéris. Mais si, au lieu de s'amener sans tambour ni trompette, Chéron avait prévenu de sa visite, il aurait trouvé du feu partout. Chéron a invité le commandant de corps d'armée de prendre des mesures. Je crois qu'il n'y a pas qu'à Lisieux que ces choses-là se passent et avec l'hiver rigoureux que nous subissons, je plains les pauvres troubades gelés par le froid. Il faudrait que partout, dans toutes les casernes où l'on souffre du froid, des lettres soient adressées à la presse, livrées à l'opinion publique. En attendant que la pioche ait démolé les casernes, tant que nous payons des milliards pour le militarisme, nous avons le droit de voir nos frères, nos amis, traités un peu plus humainement.

Rousset GALHAUBAN.

J'allais faire porter ma copie à la poste lorsqu'il m'est tombé un article sous les yeux et qui se rapporte à ce que je dis plus haut. Un qui n'est pas content, c'est un capitaine de la garnison de Paris, républicain éprouvé (on est républicain, même éprouvé, à si bon compte) qui épanche sa bile dans les colonnes du *Rappel* :

« Depuis quelques mois, il souffle mauvais vent dans nos casernes. Les hommes nous menacent presque ouvertement de dénonciation, de plaintes aux députés, de pétitions à M. Chéron, etc. »

Lors de sa récente visite à la caserne de la Pépinière, à Chéron a toléré que des soldats se plainissent de leurs officiers dans des termes inadmissibles.

« Il a donné, en outre, un acroc à la discipline en installant douillettement sur des matelas du corps de garde des hommes couchés dans la salle de police, etc. »

Voyez-vous ça ? Des hommes punis de salle de police coucher sur des matelas ! Oh allons-nous, bon Dieu ! Et ces soldats qui osent se plaindre de leurs officiers dans des termes inadmissibles et qui ne sont pas de suite envoyés aux compagnies de discipline. Mais alors il n'y a donc plus de sécurité pour les officiers. Décidément, le métier perd du charme.

Seulement, par compensation, ce qui navre ce républicain éprouvé de capitaine, nous remplit, nous, d'une grande joie.

R. G.

## DE LA QUESTION SOCIALE

Il y a lutte de classes, nous dit-on, lutte entre deux classes, la classe capitaliste et la classe prolétarienne ; et ces deux classes posséderaient des organisations de défense et d'attaque spéciales à chacune d'elles.

J'ai beau étudier le problème social, nulle part, je ne vois l'existence de ces deux catégories d'individus classés séparément. Ce que je constate surtout, c'est qu'elles sont complètement dépourvues de caractères distinctifs pouvant permettre d'établir, entre elles, une différenciation.

S'il y a lutte de classes, où est la ligne de démarcation qui sépare les ennemis ? A quel degré de l'échelle sociale cesse-t-on d'appartenir à telle classe pour passer à l'autre ? Qu'elles sont exactement les conditions que l'on doit présenter pour appartenir à telle ou telle classe ? Il faudrait que chacune soit séparément organisée et qu'elle se mesure



dans des limites déterminées par des conditions propres à elle-même. Il faudrait aussi qu'il y eût identité d'origine pour ce qui concerne l'élément de composition de chaque classe. Or, nous constatons — et c'est précisément ce qui nous démontre d'une façon péremptoire — l'inexistence de la lutte des classes.

Mais, il existe une lutte acharnée, due à la concurrence à laquelle se livrent tous les individus. L'élément de composition des exploités et des exploités est aussi divers que varié; nous trouvons des individus très nombreux dans l'élément des travailleurs, étant à la fois exploités et exploités.

Le petit commerçant travaillant à l'usine se trouve, par la situation qu'il occupe, exploiter ses camarades en prélevant un bénéfice sur la vente de ses produits; et, d'autre part, être exploités par un patron qui, également, prélève un bénéfice sur le produit de son travail.

L'ouvrier propriétaire est à la fois exploiteur et exploité; exploiteur, parce qu'il prélève un bénéfice sur la location de son immeuble, et, exploité, parce qu'étant ouvrier, tous les travailleurs possédant un avoir, placé dans une caisse d'épargne ou banque quelconque, ou des obligations à des compagnies financières, ne sont-ils pas exploités et exploités? Tous les individus recevant une somme valeur représentative, prélevée en dehors du travail produit par eux-mêmes, doivent être considérés comme exploités, et tous ceux qui achètent un produit au-dessus de sa valeur réelle peuvent être considérés comme des exploités.

Il y a vaste exploitation basée sur la concurrence. Tous les actes de notre vie sont profondément marqués par les empreintes de l'exploitation, n'importe quel travail accompli dans la société actuelle n'y échappe: le savant, le médecin, l'architecte, l'ingénieur, l'industriel, le commerçant, l'ouvrier sont tous soumis à cette règle; elle est la base fondamentale de la société actuelle; c'est au plus filou, au plus rusé, au plus coquin, que reviennent honneur et jouissances.

L'individu, dès sa naissance, est pris dans ce puissant engrenage et n'est parfois que jouet d'accidents, de circonstances de la vie sociale. Néanmoins, l'individu le mieux doué, le mieux armé a des chances de parvenir à la jouissance et la possession d'énormes richesses s'il a les qualités requises pour cela: canaille, crapule, filou, menteur, fourbe, hypocrite. Dans la société actuelle tous ces vices, toutes ces tares sont des qualités.

Si la lutte de classes existait, sévissant avec rage depuis des temps très reculés, par le fait de son existence, des besoins nouveaux auraient surgis, se seraient développés au point de donner naissance à une organisation impliquant des fonctions spéciales pour l'entretien et le renforcement des moyens de combat de chaque classe. Dans ce cas, comment s'expliquer que la classe numériquement la plus forte en individus, en énergie, en activité ne soit parvenue à triompher ou tout au moins posséder les moyens de ce faire?

L'individu étant l'esclave de son milieu sur lequel il réagit en proportion de son individu sur la totalité, si les travailleurs pouvaient leur enseignement de conscience de classe dans leur propre milieu; eux, les plus directement intéressés, parce que souffrant les plus de cet état de choses, se refuseraient d'être les protecteurs des privilèges appartenant à la classe ennemie de la leur, d'être des assassins de leurs frères, des policiers, des gendarmes, des soldats. Comment les travailleurs accepteraient-ils cette exploitation sans nulle garantie pour leur vie continuellement menacée par le surmenage, les privations, la contagion; privés de liberté, vie sans dignité, consistant à obéir, à être soumis, résignés aux caprices de quelques-uns? Connaissant dès sa naissance les angoisses de son affreuse existence, l'horrible faim, le froid venant semer la terreur au sein du foyer familial, si parfois parvenant à se sauver des terribles maladies qui le guettent, attendant le moment propice pour fondre sur sa frêle et chancelante santé, s'il parvient à s'échapper des innombrables écueils qui sont semés sur la route qui doit le conduire à son état adulte; il traîne une vie de misères et de douleurs, rien de ce qui serait susceptible de la lui rendre agréable: pas d'amour, pas d'affection, rien que des gestes machinaux, pas ou peu d'amis, car tous ceux qui l'entourent, toutes ses compagnes

et ses compagnons de misères sont en fait ses ennemis. C'est une concurrence outrancière plus âpre encore chez les ouvriers que chez les patrons. Cette lutte fratricide est entretenue, développée, intensifiée par l'ensemble de toutes les institutions de la société actuelle représentées dans l'usine, l'atelier par des gardes-chiourmes qui sont chargés de cette odieuse besogne. Tous les moyens sont employés, les plus bas, les plus vils. Chaque parole rapportée et récompensée d'une faveur. Par une excitation continuelle, la discorde est entretenue parmi les esclaves. Avec l'encombrement considérable des chômeurs qui envahissent le marché du travail, le travailleur, l'esclave ouvrier est économiquement dressé contre ses camarades de peine, il est obligé de lutter, de faire face à la concurrence, parfois avec des armes qui rabaisent l'homme à l'état de la brute: le mensonge, la calomnie, la délation.

Pour lui, pas d'amitié sincère, pas de sympathie profonde, l'homme se retourne seul, dresse parfois devant ses frères, sa compagne, ses fils, troublé, harassé, en proie à toutes les luttes intestines, secoué continuellement par le chaos des vicissitudes d'une vie misérable; malgré cela, l'on nous inonde de formules plus ou moins fantaisistes accouchées par l'imagination d'individus en mal de découvertes sensationnelles.

Jean PEYRON.

## L'ANTHROPOPHAGE

As-tu le cœur bardé de fer?  
N'as-tu rien d'humain que la face?  
Est-tu de marbre, est-tu de glace?  
Alors, suis-moi dans mon enfer.

Je suis la vieille anthropophage  
Travestie en société,  
Vois mes mains rouges de carnage,  
Mon œil de luxure injecté.  
J'ai plus d'un coin dans mon repaire  
Plein de charognes et d'ossements,  
Viens les voir! j'ai mangé ton père  
Et je mangerai tes enfants.

Ici, c'est un champ de bataille;  
On a fauché pendant trois jours.  
La Faucheuse était la mitraille,  
Tous ces glaneurs sont les vautours.  
Le blé dans ces plaines superbes  
Elendait son jaune tapis...  
Affamés, triez pour vos gerbes  
Ces corps morts d'avec les épis.

Ceci, c'est la maison de filles,  
La morgue de l'amour malsain,  
Pour elle, écrémant les familles,  
Le luxe a racroché la faim.  
Vois, sous le gaz, la pauvre infâme  
Faire ses yeux morts agaçants,  
Rouler son corps, vautrer son âme  
Dans tous les crachats des passants.

Voici les prisons et les bagnes,  
Les protestants par le couteau,  
Comptant leurs crimes pour campagnes,  
Et rusant avec le bourreau.  
Au bague, on met l'homme qui vole  
Dès qu'il épelle seulement,  
Et quand il sort de cette école  
Il assassine couramment!

Entrons dans les manufactures;  
Les autres bagnes font moins peur.  
On passe à des créatures  
Au laminoir de la vapeur.  
C'est une force qu'on dépense!  
Corps, âme, esprit; reste un damné.  
Là, c'est la machine qui pense  
Et l'homme qui tourne engrené.

J'ai bien d'autres enfers encore.  
Veux-tu que j'ouvre les cerveaux,  
Le virus de l'ennui dévore  
La matrice de vos travaux.  
Veux-tu que j'ouvre l'âme humaine,  
Le muscle intime en est tordu,  
L'amour aigri qu'on nomme Haine,  
Y fait couler du plomb fondu.

Je suis la vieille anthropophage  
Travestie en société,  
Les deux masques de mon visage  
Sont Famille et Propriété.  
L'homme parqué dans mon repaire  
Manque à ses destinés triomphants,  
Je le tiens, j'ai mangé son père  
Et je mangerai ses enfants.

Eugène PORRIEN.

## DU HAUT DE L'ANNÉE...

Premiers jours de l'an. Explosion — traditionnelle — de vœux bêtes et larmoyants. Personne n'y coupe.

L'attendrissante cérémonie est d'ailleurs à la portée de toutes les imaginations, la formule ne varie guère.

En Vendée, pays de Chouans, que je connais bien, le rite est de s'embrasser quatre fois, joue contre joue, en bredouillant ce récitatif consacré: « Bonne année, bonne santé, à vous, à toute la maisonnée, et le paradis à la fin de vos jours. »

Le paradis doit, sans doute, être une excellente chose et il est louable de le souhaiter à son voisin comme à soi-même.

Mais pourquoi le situer dans des régions et lui assigner une date aussi lointaine?

Il est tant de paradis très terrestres sur lesquels tous les exploités ont des droits immédiats!

Ces paradis, il est vrai, ne s'obtiennent pas avec des mots pacifiques, des vœux républicains et des prières catholiques.

Il faut les prendre, les enlever par la force à leurs détenteurs actuels, à toute la vieille société en toques et en armes.

C'est à cette œuvre qu'en 1907 comme en 1906, les révolutionnaires devaient collaborer. Doivent-ils redouter de regarder derrière eux?

S'attarder au passé est dangereux.

Entre les énergies dépensées et les résultats acquis, que la proportion semble inégale! Souvent alors survient l'hésitation découragée qui mène à la décrépitude les tempéraments et les organismes révolutionnaires.

Ce ne peut être le cas des camarades anarchistes, qui ne se laissent pas d'illusions métaphysiques, de chimères sentimentales.

A jeter un coup d'œil sur les mois écoulés, ils ne peuvent que prendre, bien au contraire, une conscience plus nette et plus forte de leur action, que mieux apercevoir la nécessité impérieuse de poursuivre celle-ci.

En France, en France seulement, pour donner un exemple entre vingt, sur cette douce et belle et grande terre française, chère aux âmes tendres des citoyens Jaurès et Viviani, comme elle est abondante la moisson des faits caractéristiques de l'année!

Partout sombre le respect des lois; chaque jour entame le dogme de l'intangibilité des lois.

Cela ne va pas sans quelque ironie, ou parfois quelques sacrifices!

A droite, la loi de la séparation s'est effritée dans les actes de haute ou basse comédie, que Dunois énumérerait si pittoresquement l'autre jour sur les *Temps Nouveaux*. Au milieu de la tempête où souffle Pie X et mugit M. Pelletan, l'infortuné Briand s'époumonnait vainement à assouplir — contre la loi — la loi dont il fut le père. Le pape persista dans cet entêtement auquel M. Combes donne un autre nom. Que de souplesse en l'âme des ministres! Que de raideur en le cerveau de Sa Sainteté! Mais les meilleurs tours d'acrobatie ont le destin des roses. Rome a obtenu ce que sollicitait le combisme. La loi dut être modifiée par une autre loi qui subira le même sort. Il faut rendre grâce au ciel catholique des prodiges anticléricaux accomplis au Parlement républicain.

A gauche, la loi du repos hebdomadaire agonise. Peu appliquée ici, mal appliquée là, elle n'est souvent ici et là pas appliquée du tout: l'effort patronal a eu pour un temps protestations au cri de *vive la loi*; une fois de plus le prolétariat apprend à ses dépens que les lois sont faites — ou violées — contre lui! Voilà qui est dans l'ordre — ordre moral, ou radical, ou social!

Que n'a-t-il pas appris en 1906, ce prolétariat — j'entends le prolétariat socialiste, abusé par le prestige des formules politiques et des déclamations démagogiques! Ses meilleurs pontifes ont dépouillé leurs chasubles.

Nous les avons donc contemplés dans cet état que réprouve la pudeur des *civilisés*, nous les avons vus tout nus du haut jusques en bas, et toute leur peau ne nous a pas tentés!

Parasites à 15.000 francs de rente, calomnieurs du Nord d'où vient la lumière guesdiste, patriotes internationalistes prêts à toutes les lâchetés électorales, ennemis déclarés de l'indépendance ouvrière, embusqués au coin de tous les congrès, d'Amiens ou de Limoges, ils ne sont guère tentants, les socialistes du socialisme unifié! Rien ne se conçoit mieux, au reste, que la Haine dont ils poursuivent les anarchistes, leurs pires ennemis, parait-il, d'après l'évangile humanitaire du citoyen Bracke.

« Plus d'anarchistes à la Confédération générale du travail. » Ce fut le mot d'ordre des politiciens de l'*Humanité*, conscients de l'inutilité de leurs efforts pour remettre la main sur le syndicalisme et en faire une fois de plus l'instrument de leurs succès électoraux — tant que persistera la légitime influence, tant que demeurera la fidèle présence des anarchistes au sein même du syndicalisme.

Les pontifes ont été vaincus. Mais ils reprennent chaque jour l'offensive; ils se glissent maintenant dans tous les mouvements ouvriers; ils prennent la parole en

tous les meetings des travailleurs; ils les accompagnent dans les antichambres des ministres; ils en apaisent les cris de révolte dans les heures de grève. C'est aux ouvriers à se défendre contre les défenseurs intéressés. C'est aux syndicalistes à faire eux-mêmes la besogne de surveillance étroite qui s'imposera demain comme hier, — davantage peut-être.

Mais voilà bien d'un autre tour — ils en ont tant dans leur sac démocratique, les socialistes parlementaires!

Militaristes avant les élections, au point de blâmer toute révolte effective de la classe ouvrière sous la capote, au point de taire soigneusement dans leurs journaux, tous les faits antimilitaristes qui signalèrent les environs du premier mai — ou d'en reléguer le récit plus que sommaire à la quatrième page, entre un exploit d'apaches et un vol de lapins, — ils changent, à l'heure actuelle, leur... fusil d'épaule. Tant mieux! Mais qu'on se garde d'être dupe de cette conversion subite! Elle ne durera que jusqu'aux élections municipales! Il est certes excellent de lire comment les gardes républicains ont chantonné l'*Internationale* dans la cour de la caserne. Il est délectable d'apprendre que les *flies*, dont M. Clemenceau se proclame la « Première dame génisse », manifestent une timide et vacillante tendresse envers le trade-unionisme.

Symptômes que tout cela, symptômes du progrès de l'antimilitarisme, préparé, fécondé par l'action anarchiste depuis des années.

Mais que dira l'*Humanité* de ce fait divers, que je trouve dans le *Temps* du 8 janvier:

« Soldat internationaliste et assassin. — M. Fallon, chef de gare à Prez-sous-Lafache, près de Neufchâteau, arrivait hier à Bar-le-Duc, avec sa femme et sa fillette, âgée de treize ans; pour consulter un docteur au sujet d'une anémie cérébrale dont il est atteint.

« A quelques mètres de la gare, M. Fallon rencontra un groupe de soldats qui chantaient l'*Internationale*; il leur fit observer qu'ils ne devaient pas, sous l'uniforme, chanter une chanson de ce caractère, puis il prit le numéro matricule de l'un des militaires. Un des soldats lui dit alors: « Tu n'en auras pas deux », et il lui porta un coup de baïonnette au-dessous du cœur.

« M. Fallon a été transporté à l'hôtel de la Gare et de là à l'hôpital. »

Gageons que M. Jaurès se retrouvera bouddhiste et qu'il n'aura que des paroles émus pour le triste individu, délateur benévole, qui, de gaieté de cœur, osait se faire le pourvoyeur des bourreaux militaires.

Les anarchistes ne sont ni des bouddhistes ni des énérgumènes. Ils ne s'endorment pas dans la contemplation des fauteuils parlementaires — pas davantage dans celle des résultats de l'année 1906.

Mais en pensant à celle-ci, ils trouveront de quoi se reconforter — pour continuer... tout comme le nègre!

R. DE MARMANDE.

## ENTENTE ET COHÉSION

L'on ne reprochera certes pas aux anarchistes de pêcher par trop de centralisation. Bien sur leur individualité ne sera pas gênée par l'organisation ou le groupement qu'ils composent.

Je me demande si, vraiment, il ne serait pas possible, en coordonnant nos efforts, de donner beaucoup plus, dépensant la même somme d'énergie et d'argent.

Il nous faut combattre, jusqu'à sa suppression, l'autorité si nous le faisons, si nous battons en brèche son principe; il me semble que nous oublions volontiers de le remplacer par l'initiative. Nos groupes n'ont point de secrétaires élus, n'empêche que tout le travail retombe à peu près sur un ou deux camarades, les autres observent, jugent quand ils ne critiquent pas méchamment ceux faisant preuve d'activité. La solidarité est loin d'être la qualité distinctive des camarades. Qu'un de nous tombe entre les griffes de la vindicte patronale ou gouvernementale, il se sentira seul, abandonné. Une étroite solidarité morale aurait sûrement relevé bien des volontés défaillantes. Votre rêve est d'harmonie, ne l'oublions pas, faisons nos efforts pour l'établir parmi nous.

En même temps que dévoiler l'erreur, combattre le mensonge, frapper le mal à sa racine, notre but devrait être: mieux nous connaître et plus nous aimer. Quelques camarades sont en relations suivies d'une ville à l'autre, je voudrais voir s'étendre, se généraliser ce lien affectueux, qui unit bien plus étroitement qu'une liste de noms numérotés sur un registre.

Voici la Fédération, qu'à mon avis, il est possible d'établir. Mon désir est-il insensé, irréalisable? que les camarades le disent.

Bien des foyers de propagande s'éteignent après avoir brillé quelques temps, justement parce qu'ils n'avaient aucun lien avec d'autres foyers. Nous sortons d'un mal (centralisation à outrance) pour tomber dans un autre: incohérence. Entente n'implique pas forcément enrégimentation.

Régionalement, nous devrions rentrer en relations par affinités autant que possible, le réseau s'étendrait naturellement. Pour les entreprises de propagande générale, nous avons les journaux.



Nous avons essayé de cette entente, au temps de la floraison des Jeunesses syndicales ; elle ne put durer, parce que les groupes étant très éloignés les uns des autres, nous ne pouvions avoir que des relations écrites, l'agrégation n'était pas naturelle.

Il y a des camarades à Limoges, Angoulême, Saint-Junien, Saint-Léonard, Brive, etc. Je serais heureux, ce me serait d'un réel réconfort de les voir et de leur causer. Notre réunion n'aurait rien d'un congrès qui ordonne et défend, mais, il pourrait en résulter plus de cohésion, de confiance et une meilleure méthode de propagande ; elle poserait sans doute aussi les jalons d'une entente fraternelle et durable.

Ceux des camarades de la région que cela intéresse voudront bien donner leur avis à *L'Ordre*.

BOURGOIN.

Demandez chez tous les vendeurs de "*L'Ordre*" notre très intéressante brochure : DIEU N'EXISTE PAS.

Prix : Dix centimes

Camarades,

Lisez et faites lire la "*Voix du Peuple*", organe de la Confédération générale du travail.

## CHRONIQUE LOCALE

Salamalecs

Le jeudi 3 janvier, tout ce que Limoges peut compter en fait de bourgeoisie était en liesse. Magistrature, armée, fonctionnarisme, tout cela sur pied. Le nouveau préfet de la Haute-Vienne recevait.

Et pendant que toute cette carnavalesque paraissait, les multiples usines et ateliers continuaient leur marche quotidienne, produisant les richesses pour le luxe et le bien-être de ces parasites.

Les congratulations ont commencé par le premier président de la cour d'appel auquel le représentant du ministère a déclaré que « les excellentes relations qui existent entre la magistrature et l'administration se fortifient de plus en plus ».

Ce qui laisse entendre que la moindre manifestation ouvrière sera vite réprimée par les agents préfectoraux et que les magistrats sauront bien sanctionner. On ne pouvait attendre, il est vrai, autre chose de la part de gens aussi dévoués aux intérêts de la classe capitaliste.

Aux autres juges :

« Je sais, leur dit le préfet, que le tribunal est composé de magistrats dignes de la haute mission qu'ils remplissent ; ils savent se montrer humains envers ceux qui souffrent. »

Ce n'est précisément pas l'avis de l'ancien président Magnaud que nous avons rapporté dans notre dernier numéro, ainsi que de ceux qui se voient obligés de recourir aux procès.

Voici maintenant venir Chénieux et son état-major municipal, les vainqueurs des unifiés à la dernière foire électorale. Après le speech de circonstance, ils assurent le préfet de leur sympathie et le rassurent — lui qui peut-être avait des doutes — sur leur dévouement à la République. Allons tant mieux. Et de mauvais plaisants racontent encore qu'ils sont des cléricaux ! Comme c'est amusant, tout de même, la politique !

Le préfet, qui connaît son métier et aussi les hommes, ne pouvait rester insensible à ces déclamations. Il lui tardait de se faire valoir. Le passage suivant de sa déclaration le prouve.

Faisant allusion aux graves événements dont notre ville fut le théâtre au début de l'année 1903, il espère que ces jours malheureux ne reviendront jamais ; du reste, comme son prédécesseur, M. Delaney, il est bien décidé à maintenir l'ordre et à réprimer les troubles, d'où qu'ils viennent.

On remarquera, et on le verra encore plus loin, que les événements d'avril furent le plat de résistance. Comme ils se trouvaient bien tous d'accord pour la « répression des troubles », mais pas un n'a eu le courage — en ont-ils ces personnages là — de condamner le lock-out qui entraîna tant d'ouvriers à la misère.

Ensuite, c'est autour de la police à entrer en scène. Elle apparaît avec ses plus beaux sujets. Naturellement, le préfet la couvre de fleurs : elle a toujours fait son devoir,

rempli les missions les plus délicates ! etc., etc. Quel passage de brosse, monseigneur ! Il faut bien faire plaisir à M. Clémenceau, premier chef des flèches.

Et après cela, si demain la municipalité ne reçoit pas de demandes d'admission au poste de sergot, cela nous étonnera fortement, d'autant plus que dans ce « joli métier » on n'a nullement besoin d'avoir obtenu son certificat d'études primaires.

Enfin, les autorités militaires s'avancent. Même cérémonie que précédemment. Le préfet prend la parole.

Faisant toujours allusion aux événements d'avril 1903, il « remercie la garnison de Limoges du concours qu'elle apporta à l'autorité civile pour la répression des troubles ; il espère qu'on ne vivra plus des heures aussi tragiques. »

« Je sais, dit-il, quelle tâche difficile, douloureuse, a été la vôtre ; officiers et soldats se souvenaient qu'ils étaient des hommes et qu'ils avaient devant eux des frères. »

Ah ! cela lui met de la joie au cœur de remercier la garnison de Limoges. Ne soyons pas étonnés d'une haine aussi forte et ainsi déclarée à l'égard de la classe ouvrière.

Représentant direct de toute la bourgeoisie, celle-ci louera le préfet de ses intentions de protéger ses privilèges.

« Les officiers et les soldats avaient devant eux des frères », dites-vous. Mais ceux qui ont commandé de charger les Lebel et donné l'ordre d'ouvrir le feu s'en souciaient peu ; la 11<sup>e</sup> compagnie du 78<sup>e</sup> (la 11<sup>e</sup> maudite) qui a commis le crime et couché un innocent sur la terrasse de la place d'Orsay, n'y pensait pas davantage.

Voilà pourquoi, Monsieur Lallemand (vous direz bien vous aussi que les fusils partent tout seuls) il vous a fallu une grande dose de mensonge pour afficher, devant un état-major indifférent, des propos semblables. Mais vous étiez admiré et cela vous suffit.

Quant à nous, nous continuerons à mettre en garde les ouvriers contre toute la force oppressive gouvernementale : armée, magistrature, capital.

Henri DUCLAIR.

### Conférences Socialistes

Il paraît que le groupe socialiste de Limoges a décidé de donner des conférences publiques et contradictoires dans chaque quartier de la ville. Cette décision nous enchante, d'autant plus que ces réunions nous permettront, tout en approfondissant mieux les théories socialistes, d'opposer aussi nos conceptions aux conceptions des conférenciers. C'est ce qui fut fait à la première réunion qui eut lieu la semaine dernière, à la salle Tavrre.

Le format de *L'Ordre* ne nous permet pas de reproduire ni les arguments des conférenciers, ni ceux des contradicteurs. Signalons cependant comment les suiveurs entendent qu'on contredise leurs orateurs.

Dès que Beure eut commencé de causer, il fut interrompu par quelques socialistes, mais des apostrophes, aussi éinglantes que méritées, à eux adressées par le contradicteur, les réduisirent au calme.

Parvy n'était pas content non plus ; il voulut jouer au persécuté de Beure, lequel, paraît-il, est toujours à ses trousses, malgré le désintéressement de Parvy. Pauvre Parvy, va !

Pierre Bertrand, qui nous avait habitué à plus de logique, étant sorti de cette règle, fut vigoureusement repris par Beure, lequel mit au défi quelconque socialiste de prouver qu'une seule parole ait été prononcée, un seul mot écrit mensongèrement sur *L'Ordre*. « Vous dites, dit Beure, que nous vous avons calomnié. Non ! nous avons dit de dures vérités concernant les socialistes, mais une vérité ne peut être une calomnie. C'est vous, Bertrand, qui êtes entouré de certains individus, se prétendant socialistes mais qui, en réalité, ne sont que les pires crapules, les pires gredins ; ceux-là, vous les connaissez, vous les couvoyez et les traitez en amis, par le seul fait qu'ils sont unifiés, qu'ils versent leur obole au Parti socialiste. Dites-moi là encore, si je mens. Le silence significatif seul répondit.

Cela n'empêche pas un rédacteur du *Populaire*, rendant compte de la conférence, comme on y est habitué depuis l'unification, et qui ne peut comprendre que ce n'est que dans l'intention de nous instruire que nous assistons et prenons la parole aux réunions quelles qu'elles soient, de pré-

tendre — après les mensonges d'usage sur le nombre des auditeurs, l'exposé du sujet et la contradiction — que les anarchistes se livrèrent aux attaques dont ils ont le secret. »

Pierre Bertrand et Beure promirent de se rencontrer, en réunion publique, pour l'exposé du socialisme, qu'un autre camarade avait demandé à Parvy d'exposer, mais à laquelle demande Parvy ne répondit pas.

### Bourdes catholiques

Dans le *Petit Démocrate*, l'abbé Desgranges a entrepris d'exposer la « question religieuse », tissu de bourdes, que nous jugeons utile de relever : c'est ce qu'un de nos collaborateurs fera dans notre prochain numéro.

### Ad-mi-nis-tra-tion

Des malheureux, inscrits au bureau de bienfaisance (!) habitant à six kilomètres environ de Limoges, se présentèrent ces jours derniers audit bureau, afin de demander à consulter le médecin préposé à ce service. L'employé auquel ils s'adressèrent se contenta d'indiquer l'adresse de ce dernier.

Après une heure d'attente chez ce médecin et, avant la consultation, celui-ci exigea la carte, attestant que les consultants étaient bien secourus par le bureau. L'employé n'en ayant pas délivré, nos malheureux furent obligés de revenir chez eux, le bureau de bienfaisance étant alors fermé et le médecin ayant cessé ses consultations à domicile.

S'ils n'étaient pas morts ou plus malades, ils durent, le lendemain, se payer encore les fatigues du voyage à pied, mais le règlement ad-mi-nis-tra-tif, lui, était sauf.

### Le commencement de la fin

On lit dans le *Populaire du Centre* :

« Les secrétaires et trésoriers des groupes adhérents à la Fédération socialiste de la Haute-Vienne sont informés que le citoyen Mayéras vient de quitter le poste de trésorier de la Fédération. C'est le citoyen Albert Chauly qui est désigné pour le remplacer dans ces fonctions. C'est donc à ce dernier, qu'à l'avenir, devront être adressées toutes demandes de fournitures : timbres, cartes, et tout envoi de fonds. »

Tiens ! Tiens ! Le citoyen Mayéras « vient de quitter... » Mais on oublie de dire pourquoi. D'ordinaire un militant, qui a de multiples fonctions et obligations, se dévoue en quelque sorte pour son idéal. Si, un jour, ses forces le trahissent, il est tout naturel qu'on supplée à sa tâche. Cela se dit, cela se sait.

Ce n'est pas le cas de Barthélémy.

Tout à tour administrateur en chef du *Socialiste*, trésorier de la Fédération socialiste de la Haute-Vienne, membre de la commission administrative permanente, porte-parole du socialisme, orateur éminent, et tout ce que nous ne savons pas, voilà de quoi occuper un homme. Et tout à coup, plus grand chose, car dans la réunion annoncée pour le jeudi 10 janvier, faubourg Montjovis, parmi les orateurs (!) du parti socialiste, il y avait Parvy, ADMINISTRATEUR du *Socialiste*. Cette nomination n'a pas eu une grande publicité.

Plus grand chose encore, puisque dans la réunion de la commission administrative, tenue le 11 janvier et insérée dans le *Populaire*, Mayéras décampe du *Socialiste* et sera remplacé par une commission du journal, dont Gaillard sera le secrétaire.

Barthélémy, on s'en souvient, avait dégonné Gaillard, nous ne savons pourquoi. Celui-ci, à son tour, prend, pour ainsi dire, la place de celui-là.

Qu'est-ce qui peut bien se passer dans l'unification ? Mystère.

Mais puisque Mayéras apprenait l'histoire aux autres, il serait bien aimable — si l'on peut dire — de nous raconter la sienne.

Nul doute que ce ne soit amusant et instructif.

La parole est à Barthélémy.

H. D.

### Mise au Point

Dans le *Populaire du Centre* du 21 janvier, le citoyen Pressemane fait remarquer, avec juste raison, que le syndicat des journalistes en porcelaine (il n'a pas écrit le nom) qui vota un ordre du jour contre la décision du comité de la Bourse, n'a pas craint, après avoir repoussé toute collaboration avec le Parti socialiste, de solliciter de celui-ci la salle du *Coopé*, pour y tenir une

réunion de commission. Il y a là, certainement, un non sens qu'il est nécessaire d'expliquer.

Vous semblez ignorer, citoyen Pressemane, qu'à la réunion où fut voté cet ordre du jour, il fut procédé à l'élection d'un nouveau secrétaire.

Et bien, c'est ce camarade qui, tout nouveau dans des fonctions difficiles — surtout actuellement — eut la malencontreuse idée d'aller au *Coopé*. Il n'attacha, certes, pas d'importance à son acte ; voyant que d'autres syndicats allaient chez vous, il fit comme eux, et cela de sa propre initiative et sur sa responsabilité personnelle.

Depuis, j'ai vu ce camarade ; il est encore tout surpris de votre conduite ; il était loin de supposer que vous exploiteriez cette maladresse comme vous l'avez fait. Mais je l'ai rassuré en lui disant que ce n'est là que le commencement et qu'il en verrait bien d'autres !

Vous voyez qu'il ne faut pas déduire de cette réunion que le rapprochement est indispensable.

Tant que le syndicat ne changera pas de tactique et, je l'espère, nous veillerons pour qu'à l'avenir il n'y ait pas de semblables incartades, cela vous évitera de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Et cependant, remarquez que dans notre syndicat, nous laissons les camarades libres, en tant qu'individus, d'appartenir à quelconque parti, et je vous assure que notre organisation se porte bien et même mieux que certaines où l'on impose un *Credo*.

Mais, puisque je me suis permis de faire cette remarque, laissez-moi vous rappeler qu'il fut un temps où vous n'étiez pas partisan de ce rapprochement, du moins, si ce n'est vous, c'était les socialistes révolutionnaires, dans le rang desquels vous étiez. Il est vrai qu'à cette époque, il y avait deux partis socialistes, et, comme le vôtre était le moins considéré, dans les syndicats vous faisiez campagne pour éloigner la fraction réformiste. C'est pourquoi, dans mon syndicat, nous nous souvenons avoir appartenus à la Fédération socialiste autonome, fédération que nous fûmes obligés de quitter, de par la volonté des révolutionnaires de cette époque, pour la plupart unifiés aujourd'hui ; c'est au cri de : « pas de politique » dans les syndicats que vous nous appliquiez cette mesure.

Donc, étant de bons élèves, nous voulons conserver les excellentes leçons que vous nous avez données ; je pense que vous ne le trouverez pas mauvais.

Permettez-moi, maintenant, en ce qui concerne vos élus sur les champs de grève (vous avez fait un article à ce sujet), de vous rappeler qu'un de vos amis, grand et distingué orateur syndicaliste et socialiste, avait, à l'occasion de la grande grève des boulangers, dans une réunion qui se tenait à la Bourse du travail, cinglé M. Labussière, député socialiste, par cette phrase qui est encore d'actualité : *Vous allez dans les grèves pour ramasser une écharpe de député !*

Votre ami, ainsi que vous, avez changé d'avis, cela est votre affaire, mais, de grâce, laissez-nous conserver les bonnes habitudes que vous nous avez données.

Il est vrai que vous évoluez et que vous nous laissez beaucoup en arrière sur la route de l'affranchissement, mais lorsque nous aurons honte de notre retard, nous activerons notre marche afin de vous rattraper !!!

J. FOUGÈRE.

### Rectification

Il peut arriver à quiconque de se tromper, mais il est logique, lorsqu'on reconnaît son erreur, de rectifier, afin de réparer le préjudice commis. C'est ce qui nous est déjà arrivé. Nous regrettons que, pour le cas qui suit, nous n'ayons pas à agir de la sorte.

Dans le précédent numéro de *L'Ordre*, d'après une communication d'un correspondant de Saint-Mathieu, nous avons insinué que le socialiste Parvy avait, dans une réunion tenue en cette commune, dit des choses mensongères, entre autres : « Que la Jeunesse syndicale de Limoges, pendant son existence, était composée de mouchards, dont la propagande consistait à fabriquer des bombes et à se dénoncer mutuellement. »

À la salle Tavrre, Parvy questionné par moi sur ce cas, a déclaré avoir, en effet, tenu ces propos, mais en dehors de la salle de réunion. Lui ayant fait observer combien il... était dans l'erreur (erreur voulue), puisque Parvy n'ignorait pas que les



individus qui en dénoncèrent d'autres furent arrêtés, les uns le 16 avril, les autres dans le courant du même mois, alors que la Jeunesse syndicale ne fut fondée que vers la fin mai. Confondu, Parvy ne tenta même pas de réparer son... erreur et ne l'a pas encore réparée publiquement, alors qu'il en possède les moyens.

Quant à ses allégations concernant le vote des députés socialistes, au sujet du nombre qui votèrent l'augmentation de l'indemnité parlementaire, il déclara que, n'ayant pas sur lui le *Journal officiel*, il n'avait pas précisé.

C'est ainsi qu'en face de lui, l'accusant d'avoir menti, il alléguait que c'était *L'Ordre* qui avait menti.

Nous comprenons pourquoi notre présence à une conférence de Parvy peut le gêner, c'est qu'il n'est plus à l'aise pour commettre ses... erreurs.

A. BEAURE.

### Pressemans-Penoteries

Qu'importe les résultats, nos socialistes ne se déclarent jamais vaincus. Après le congrès d'Amiens, où la proposition du textile reçut l'accueil qui en ridiculisaient les auteurs ainsi que le parti auquel ils appartenaient, nos socialistes limogeois chantèrent néanmoins victoire. Leur proposition, dite de la Maison du peuple, mais dont, en réalité, ils devaient retirer les plus gros avantages, acceptée à une assemblée générale, où la plupart des socialistes partisans de la proposition, mais non coopérateurs, avaient réussi à se glisser et votèrent évidemment pour, ayant été contestée par des coopérateurs de diverses écoles politiques, philosophiques ou confessionnelles adhérents à l'Union, les administrateurs — qui, d'ailleurs, en avaient décidé à l'avance — firent procéder à un référendum, procédé plus sérieux pensons-nous.

Dès qu'ils apprirent que cette décision était prise, ce fut une avalanche d'imprécations prosaïques qui dévalèrent tant sur l'administration de l'Union que sur les autres protestataires, et le vocabulaire habituel aux *amiés* fut, et est encore, usité dans toute sa saveur. Tout cela, cependant, est accompagné de cris de triomphe.

Il est vrai que les auteurs d'articles concernant ce qui nous occupe en celui-ci, ne sont pas nombreux. Comme toujours, lorsqu'il y a une besogne ridicule à accomplir, soit au *Populaire*, soit au *Socialiste*, c'est à un Henry quelconque, mais ni plus ni moins Penot qu'on en laisse le soin; et c'est soigné allez!

Alors donc, notre Henry, dit Bébé Louffing, est entré en lice, attestant, lui, l'Henry de tous les Penots, que les abstentionnistes étaient favorables à la proposition chère à son cœur.

Ah, c'est que, pour cette proposition, on était devenu anarchiste dans le clan des *amiés*, et sacrilège à quiconque votait. L'ami Fanfan la Pilule (mort depuis), de sa meilleure plume, qualifia de quantité aussi négligeable que méprisable les anarchos

qui, eux, votèrent sans enfreindre aucun de leurs principes.

Plus de 4.600 voix se prononcèrent contre la proposition socialiste et 800 pour, sur 9.000 votants environ. Qu'importe! victoire quand même, tenaient nos peu nombreux Henry.

Quelques mots de ce singulier socialiste: Sorti une fois du parti pour se marier religieusement, il avait, entre temps, offert à un patron de travailler à 0 fr. 60 de l'heure, ceci pour soulever la place d'un autre socialiste, lequel était payé 0 fr. 70. De plus, quoique syndiqué, avant d'être *réducteur* au *Populaire*, il se déclarait profondément antisindicaliste. Tout change, dit-on.

Il était aussi anticoopérateur, mais il a encore changé, puisque son carnet de fournitures accuse 131 francs de marchandises prises dans le dernier semestre. Evidemment, la retenue demandée par le parti socialiste ne l'aurait guère dérangé. Mais revenons à sa thèse, s'il est utile d'en faire ressortir toute la stupidité.

Si les abstentions comptent au bénéfice des propositions ayant obtenues le moins de voix, cette règle doit encore être appliquée aux candidats. Ainsi donc, suivant les logiciens Penotesques, Betoulle n'aurait qu'à démissionner: Lamy de La Chapelle ayant obtenu un chiffre de voix supérieur d'environ 3.000 à celui de Betoulle. Mais est-il utile de s'attarder à d'aussi ridicules arguments: ce serait devenir Penot. Laissons donc ce pauvre diable récriminer contre ceux qui ne veulent pas payer des armes à leurs adversaires « de classe ».

Mais il est encore un de ses collègues que nous allons montrer ni plus ni moins Penot, quoique se signant Adrien Pressemans.

Sur le *Populaire* du 9 janvier, nous avons lu, sous la signature de cet ex et aspirant candidat: « Il y a si peu de Bellevilloises qui consentent à payer la chaussure de la cordonnerie ouvrière de Lillers plus cher que celle du grand fabricant pour permettre à cette société de vivre. » Là, vous avez raison Pressemans. Mais, Adrien de notre cœur, souvenez-vous qu'à Limoges, il existe une imprimerie ouvrière qui, moyennant 3 francs de plus par jour que ce que vous donnez à un patron pour imprimer vos journaux à la machine, qui, disons-nous, s'offrait à imprimer le *Populaire*, et nous vous renouvelons que, du fait que vous auriez voulu sacrifier ces cent sous, douze chômeurs auraient été occupés continuellement. Mais non, la douzaine d'intellectuels qui dirigent le groupe socialiste estiment que le patron d'abord, a besoin d'argent.

Une association ouvrière a toujours le temps d'attendre, n'est-ce pas, socialistes, ex-candidats? Ce n'est guère que ce moyen d'agir qui peut excuser vos contradictions. Puis, quand on espère être un jour député on a bien le droit de dire que les députés protestataires contre l'augmentation de l'indemnité parlementaire doivent conserver les 3.000 francs qu'ils se sont votés (eux aussi à mains levées, comme à l'assemblée générale de l'Union), afin que le

parti ne soit pas sous la domination de l'élu. Mais nous qui contribuons aussi à payer cette indemnité, nous estimons cette somme plus que suffisante à la propagande socialiste électorale sans que vous nous obligiez encore dans nos groupements à en grossir la caisse.

UN ADMIRATEUR DE BÉBÉ LOUFFING.

## CHRONIQUE RÉGIONALE

### CORRÈZE

**BRIVE.** — Ohé! les flics!... — Comme toute ville qui se respecte, Brive possède sa brigade de flics. Mais ces flics s'acquittent fort mal de leurs très honorables fonctions. Aussi ne trouve-t-on pas justifiée l'augmentation de 100 francs que leur a votée le conseil municipal.

C'est ainsi que nos brav's agents qui, paraît-il, aiment beaucoup à moucharder et à cogner les pivrots, délaissent complètement un endroit où, cependant, ils apprendraient des choses sûrement très intéressantes, concernant la *Marianne* et où ils pourraient arrêter un nombre respectable d'ivrognes: Nous voulons parler du cercle des officiers.

En effet, il paraît que dans ce lieu, le sort de *Marianne* fait tous les frais des conversations. Lorsqu'ils ont assez déblatéré sur leur « Maitresse! » les soudards galonnés s'ingurgitent force grands ou petits verres de fine liqueurs. Ensuite, vers minuit ou une heure du matin, saouls comme des c....., ils sortent et se balladent dans les rues de Brives, hurlant des chansons dégouttantes et faisant un charivari de tous les diables.

Eh bien, croyez-vous que les flics s'inquiètent de ces individus? Que non!

D'ailleurs, entre souteneurs de la bourgeoisie, on ne se *boulotte* pas!

Ah! si des prolétaires voulaient imiter MM. les officiers et passer, même avant 10 heures, dans les rues en chantant l'*Internationale* ou toute autre chanson révolutionnaire, alors vous verriez si les flics auraient vite fait de les empoigner!...

Mais il n'y a rien d'étonnant à cela. Le brigadier qui commande les sergots est un capitaine en retraite qui n'a pas dû se priver, étant officier, de faire la noce, comme le fait actuellement ceux du 14<sup>e</sup>.

Nous nous demandons pourquoi la municipalité laisse cet individu occuper ce poste. Il n'en a guère besoin avec ses 1.400 fr. de retraite par an.

Il est vrai qu'on ne trouve pas tous les jours des hommes assez *vachés* (1) pour faire des brigadiers de flics!

Quand donc serons-nous débarrassés de toute cette séquelle?

G. JUERIT.

— **Aux Menuisiers.** — Le syndicat des ouvriers menuisiers adresse aux travail-

(1) Pourquoi insulter ces bonnes et utiles bêtes: N. D. L. R.

leurs de cette corporation l'appel suivant: Camarades,

Les membres du bureau ont décidé de vous adresser un appel à la solidarité.

Si vous voulez que le groupement devienne réellement efficace, précipitons l'événement de notre émancipation intégrale.

Révoltons-nous contre toute diminution de salaires ou augmentation de la durée du travail, ainsi que contre toute atteinte à notre dignité d'hommes ou des quelques libertés existantes.

Si vous désirez profiter des joies de la famille et de la vie, si vous voulez un peu plus de bien-être et de liberté;

Si, las des longues journées de travail, vous voulez voir diminuer votre joug, afin de vous instruire et de vous éduquer.

Si, enfin, vous êtes d'avis de diminuer le chômage meurtrier auquel nous sommes tous contraints; préparez-vous à mettre en application la journée de huit heures; souvenez-vous que l'on obtient ce que l'on impose.

Faisons, camarades, une intensive propagande auprès des inconscients et des mouchards, qui sont cause de la misère qui règne dans nos rangs.

Camarades, vouloir, c'est pouvoir; conséquemment, il faut vouloir avec opiniâtreté: Vouloir avec énergie, et la victoire est certaine.

Réveillons-nous, secouons nous de cette inertie, unissons-nous pour défendre nos droits.

Vive le syndicat!  
Vive la révolution!

Le secrétaire,  
DELPEY.

— **Groupe Libertaire.** — Le groupe fonctionne parfaitement maintenant. Les éléments de propagande que nous ont envoyés des camarades, nous ont permis de commencer à nous faire sentir. Brive a sérieusement besoin de propagande. Aussi, allions-nous en faire autant que possible.

S'adresser, pour tout ce qui concerne le groupe, à Mergier, 13, rue Majour, Brive.

Réunion dimanche, 20 janvier, restaurant Chanaud, rue de Corrèze.

— *L'Ordre, L'Anarchie, Le Libertaire, Les Temps Nouveaux*, sont en vente à Brive, au kiosque de la place Thiers.

— **Toulouse.** — **Groupe Anarchiste.** — Réunion tous les samedi soir à 8 h. 1/2, café Morin, boulevard de Strasbourg.

*L'Ordre* est en vente dans tous les kiosques, l'y réclamer.

## PETITE CORRESPONDANCE

— Charles Saint-Drzka. — Je vous ai envoyé une carte postale réclamant de vos nouvelles, dont nous avons besoin. L'avez-vous reçue?

— *T. Ambazac.* — Les brochures seront à la poste, mardi au plus tard.

## EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

<i>L'Education libertaire</i> , D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 13
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
<i>L'organisation de la vindicte appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénauld.....	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille.....	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
<i>La vache à lait</i> , par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure.....	» 13
<i>Sindicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot.....	» 10

<i>Pages d'histoire socialiste</i> .....	» 23
<i>Le grand fléau</i> , par E. Girault.....	» 20
<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Delessalle.....	» 10
<i>La Peste religieuse</i> , par Most.....	» 03
<i>Entretien d'un philosophe avec la marchale de ***</i> , par Diderot.....	» 10
<i>Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire</i> .....	» 10
<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine.....	» 23
<i>Arguments Anarchistes</i> , Armand Beauré.....	» 20
<i>Dieu n'existe pas</i> , Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine.....	» 10
<i>La Question sociale</i> , Sébastien Faure.....	» 10
<i>En Communisme</i> , André Mounier.....	» 10
<i>Lettres de Pioupous</i> , Fortuné Henry.....	» 10
<i>A bas les morts!</i> Ernest Girault.....	» 03
<i>Quelques idées fausses sur l'anarchie</i> , par le docteur M. N.....	» 03
<i>Aux Femmes</i> , Urbain Gohier.....	» 03
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Loehard.....	» 10
<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille.....	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Girard.....	» 03
<i>Déclarations</i> , par Etiévant, couverture par Jehannel.....	» 10
<i>A bas les morts</i> , par A. Lorulot.....	» 10
<i>Le Parti du Travail</i> , par Poujet.....	» 10
<i>Travail et surmenage</i> , par le Dr Pierrot.....	» 13
<i>L'immortalité du mariage</i> , par Chaughii.....	» 10

<i>Légitimation des actes de révolte</i> , par G. Etiévant.....	» 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry.....	» 10
<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Le Syndicat</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Au Lendemain de la grève générale</i> .....	» 20
<i>La Croise en l'air</i> .....	» 03
<i>A bas le Czar! Vive la Révolution russe!</i> .....	» 03
<i>La Grève générale révolutionnaire</i> .....	» 20
<i>L'Etat; son rôle historique</i> , par Kropotkine.....	» 23
<i>Le Patriotisme</i> , par un bourgeois, et <i>Défense d'Emile Henry</i> .....	» 13
<i>Au Café</i> , par Malatesta.....	» 20
<i>La Vache à lait</i> , par G. Yvetot.....	» 20
<i>Le Mensonge patriotique</i> , par Merle.....	» 10
<i>L'Antipatriotisme</i> , par Hervé.....	» 10
<i>Députés contre Electeurs</i> , par Gayvallet.....	» 10
<i>L'Education de demain</i> , par A. Laisant.....	» 10
<i>La Grève générale</i> , par Aristide Briant.....	» 03

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

<i>Œuvres posthumes de Louise Michel</i> .....	» 75
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 85
<i>Une Colonie d'enfer</i> , par E. Girault.....	» 3
<i>La Bonne Louise</i> , par la poste.....	» 3

### CHANSONS

<i>Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles</i> .....	» 10
<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i> .....	» 10
<i>L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien</i> , de E. Pottier.....	» 10
<i>Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images</i> .....	» 10
<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.</i> .....	» 10
<i>J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i> .....	» 10
<i>Le Réveil, La Chanson du Lincol</i> .....	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout! frères de misère, Les Affranchis</i> .....	» 10
<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i> .....	» 10
<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i> .....	» 10
<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle?</i> .....	» 10
<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i> .....	» 10
<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i> .....	» 10
<i>Némésis, poésie anarchiste</i> .....	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

*L'Ordre* est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant: JEAN PEYROUX

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet 9